

SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1911

PRÉSIDENTE DE M. JACQUES

La séance est ouverte à 8 $\frac{1}{2}$ heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS. — *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique*, 1911, n° 8.

Bulletin de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, 1911, n° 8.

Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie, Mémoires, 1911, fasc. 2.

Revue anthropologique, 1911, n° 10. — Pierre G. Mahoudeau, La place zoologique de l'Homme. — Georges Hervé, Le sauvage de l'Aveyron devant les observateurs de l'Homme, avec le rapport retrouvé de Philippe Pinel. — A. de Mortillet, Fonderie de l'âge du bronze en Danemark.

Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, 1910, nos 1 et 2. — Notice nécrologique sur M. le Dr Bordier. — Sutter, La montre ancienne à coq. — Girard, Notes extraites des registres des paroisses de Saint-Laurent-de-Mure, Passins, Les Avenières et de la mairie du Bouchage.

Volkskunde, 1911, nos 9 et 10.

Rijks ethnographisch Museum te Leiden. — Verlag van den Directeur over het tijdvak van 1^{er} October tot 30^{er} September 1910.

Journal of the royal anthropological institute of Great-Britain and Ireland, 1911, janvier à juin. — W. E. H. Barrett, Notes on the customs and beliefs of the Wa-Giriama, etc., British East Afrika. — Arthur Keith, On certain physical characters of the Negroes of the Congo Free State and Nigeria. — Walter E. Roth, Some technological notes from the Pomeroun district, British Guiana. — H. J. Dukinfield Astley, Cup- and Ring-markings : their origin and significance. — F. G. Parsons, On some Saxon bones from Folkestone. — Charles Hill Tout, Report on the ethnology of the Okanak'ën of British Columbia, an interior division of the Salish Stock. — A. J. N. Trémearne, Notes on some Nigerian tribal marks. — John Brownlee, A note on the possibility of analysing race mixtures into their original elements by the mendelian formula. — W. B. Heard, Notes on the Yezidis.

Science of man, Journal of the royal anthropological Society of Australasia, 1911, vol. XII, n^o 1. — Alan Carroll, The peopling of the South Pacific islands and regions. — Georgina King, The unconscious intelligence of the universe, commonly called instinct.

Idem, n^{os} 2 et 3. — Alan Carroll, The peopling of the South Pacific islands and regions. — Carroll, The carved and painted rocks of Australia, and their significance.

Idem, n^o 4. — Alan Carroll, The peopling of the South Pacific islands and regions.

Antikvarisk tidskrift för Sverige, 1911, n^o 19.

Upplands förnminnesförenings tidskrift, 1910, XXVI; 1911, XXVII.

Jämtlands läns fornminnesförenings tidskrift, 1909, IV, 4; 1910, V, 1.

A. Van Gennep. — De quelques rites de passage. (Extrait de la « Revue de l'Histoire des religions ».)

Idem, La décadence et la persistance des patois. (Extrait de la « Revue des idées », 1911.)

Idem, De la méthode à suivre dans l'étude des rites et des mythes. (Extrait de la « Revue de l'Université de Bruxelles », 1911.)

Idem, Qu'est-ce que le totémisme? (Extrait du « Folk-Lore », 1911.)

F. Arentz. — Palaeolithic chronology, 1911.

Le livre du prince Korab.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Scrutin pour la nomination d'un membre effectif. — M. Groth est proclamé membre effectif de la Société.

Correspondance. — MM. Huart-de Loë et Comhaire s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

M. K. Stolyhwo, directeur du Laboratoire anthropologique fondé, en 1905, près du Muzeum Przemystu i Rolnictwa, à Varsovie, nous annonce que ce laboratoire vient d'être annexé à l'Institut biologique établi par la Société scientifique polonaise de Varsovie. M. K. Stolyhwo a conservé son titre de directeur du Laboratoire.

L'Université royale d'Upsala nous demande l'échange de ses publications avec nos « Bulletins et Mémoires ». — Renvoyé à l'examen du Bureau.

Nous avons reçu — tardivement — l'annonce du I^{er} Congrès d'ethnographie italienne qui s'est tenu à Rome, du 19 au 24 octobre 1911.

On nous adresse également le programme de l'École d'Anthropologie de Paris, dont les cours s'ouvrent le 6 novembre.

Le Dr Daniel, envoyé en mission au Congo belge, nous adresse quelques remarques au sujet de la communication de M. Ruttiens, à la séance du 29 mai 1911, intitulée : « A propos de l'Anthropologie métrique de Bertillon et Chervin ».

M. Daniel croit que toute photographie, même non métrique, pourra avoir quelque valeur pour un observateur attentif. Il considère, d'autre part, la méthode de MM. Bertillon et Chervin comme une méthode de laboratoire peu pratique en mission. Cette lettre est accompagnée de quelques photographies.

M. le Président fait remarquer que le travail de M. Comhaire sur la « Conservation des Hautes-Fagnes » nous est parvenu trop tard pour pouvoir être communiqué à l'assemblée. Le Bureau demandera à notre collègue de bien vouloir développer sa communication à la séance prochaine. Il s'agit de tenter de sauvegarder l'existence de certains sites qui ont une importance toute spéciale due à la conservation de caractères de l'époque glaciaire dans notre pays, comme l'a démontré le Prof^r Fredericq.

COMMUNICATION DE M. R. PETRUCCI.
LES RÉSULTATS DES DERNIÈRES MISSIONS SCIENTIFIQUES
DANS L'ASIE CENTRALE.

Durant ces dix dernières années, plusieurs missions scientifiques, allemandes, anglaises, françaises et russes, se sont poursuivies dans l'Asie centrale et dans la Chine septentrionale. Il faut y ajouter des missions japonaises dont l'action s'est étendue à la Chine du centre et du nord comme au Turkestan chinois. Les éléments rapportés, et en partie seulement publiés, de ces diverses missions ont transformé l'état de nos connaissances sur des sujets divers. Les peuples de l'Asie centrale nous ont été révélés, avec leurs langues perdues, aujourd'hui retrouvées; l'histoire de la Chine, de la basse antiquité classique et du haut moyen âge occidental, est éclairée d'une vive lueur par les nouvelles découvertes; la constitution de l'art bouddhique, son rôle en Chine et au Japon, ses voies de passage pour joindre l'Empire insulaire, les transformations qu'il a subies durant son long voyage : autant d'éléments nouveaux qui surgissent du travail accompli. Ayant étudié à Berlin, à Londres et à Paris les documents rapportés par les missions allemandes, anglaises et françaises, je me suis proposé de donner à la Société d'anthropologie des indications générales sur les résultats obtenus et sur les directions dans lesquelles la science se trouve engagée. N'étant point suffisamment compétent en philologie pour exposer la structure des nouvelles langues découvertes, je me bornerai à dire ici ce que l'on sait de nouveau sur les peuples et les religions de l'Asie centrale et sur la constitution de l'art bouddhique en Extrême-Orient.

Le Turkestan oriental, ou Turkestan chinois, forme une immense vallée bordée de hautes chaînes montagneuses : ce sont le Tienchan au nord, les Pamirs à l'ouest, les chaînes du Karakorum au sud-ouest et les monts Kouen-louen au sud. Du côté de l'ouest, le pays est fermé par le désert. C'est cependant cette région singulière qui a servi de voie de passage entre l'Asie orientale et l'Asie occidentale. Le Turkestan est, en effet, traversé dans sa longueur par un fleuve, le Tarim, dont le régime particulier a été bien étudié par Sven Hedin. C'est le long du Tarim et de ses affluents que s'est développée une longue chaîne d'oasis, dépendant à peu près exclusivement de travaux d'irrigation et qui ont été les étapes

de passage entre l'Inde du nord-ouest, l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient.

Nous avons, pour nous renseigner sur les peuples et l'histoire de ces régions, les histoires dynastiques chinoises : le *Tsien Han chou* et le *Heou Han chou*. Ces livres correspondent à ce moment de l'évolution de la Chine où, sous les deux dynasties Han, l'Empire poursuivait une vigoureuse politique de dégagement vis-à-vis des barbares, politique qui le conduisit à établir sa suzeraineté sur le Turkestan chinois et qui conduisit les envoyés de Pan-tch'ao, gouverneur chinois, au 1^{er} siècle après Jésus-Christ, de la région du Tarim jusqu'en Mésopotamie et au bord du golfe Persique.

Les anciennes annales chinoises nous indiquent que, au II^e siècle avant l'ère chrétienne, trois races différentes occupaient le Turkestan chinois. Dans le bassin du Tarim, de nombreux petits états s'étaient développés autour des villes construites au milieu des oasis. Cette population urbaine avait une civilisation assez avancée; elle était, d'après von Le Cocq, de souche iranienne : ce sont les Soghdiens. F. W. K. Müller en a reconstitué la langue. Dans le nord-est, dans la région de Cha-tcheou et de Touen-houang, à l'extrême ouest du Kan-sou et, par conséquent, au seuil de la Chine proprement dite, on trouvait une population nomade d'archers et de pâtres que les Chinois appelaient des Yue-tche; d'autres nomades, les Sak, occupaient les vallées septentrionales du Tien-chan. Ce sont ces Yue-tche qui, partis du Kan-sou et par des étapes successives, poussèrent leurs migrations jusque dans le Badhakhschân et, de là, conquièrent l'Inde, fondant ainsi l'empire improprement appelé Indo-Scythe.

Vers la fin du III^e siècle avant Jésus-Christ, autant sous l'effet des attaques chinoises que sous l'influence de crises intérieures, commence une forte migration de peuples turco-mongols. Les Hiong-nou des Chinois, refoulés vers l'ouest, tombent sur les Yue-tche et les repoussent devant eux. Une partie de ceux-ci se joint aux Tibétains formant, à cette époque, des hordes turbulentes de pillards dont l'aire d'action était très étendue. D'autres se soumettent, d'autres enfin se rejettent sur les Sak, qu'ils refoulent vers l'ouest. Attaqués à nouveau, les Yue-tche reculent, poussant devant eux les Sak, et pénètrent en Transoxiane, puis en Bactriane, où, en 126 avant Jésus-Christ, ils détruisent l'empire grec fondé par les successeurs d'Alexandre. Les Yue-tche se partagèrent alors en cinq grandes principautés, allant du Wakhân jusqu'au Gandhâra et qui absorbèrent les établissements des Sak, à l'ouest

et au sud-ouest du Turkestan. C'est la plus méridionale de ces principautés, celle des Kouchans, qui entre 25 et 50 de l'ère chrétienne, annexa les quatre autres, se substitua aux princes du Badakhschân et, quelque temps plus tard, conquit l'Inde. A partir du I^{er} siècle de notre ère, ils jouent un rôle considérable dans la propagation du Bouddhisme vers l'Extrême-Asie. Les fouilles ont révélé à Koutcha, à Karachar et dans l'oasis de Tourfan, des textes bouddhiques en écriture brahmi et en une langue nouvelle, identifiée comme étant celle des Indo-Scythes. L'étude de cette langue a montré qu'elle appartenait au groupe européen des langues indo-germaniques. Ainsi donc, les Indo-Scythes étaient des Indo-Européens. Les anciennes annales chinoises parlaient de gens aux cheveux roux et aux yeux bleus; on doutait de cette assertion; on les retrouve aujourd'hui peints au naturel sur les fresques rapportées par les missions allemandes. Ce sont eux aussi qu'on retrouve sur certains bas-reliefs gandhâriens où ils prennent une ressemblance étrange avec les barbares de la colonne trajane. Les Yue-tche constituent en somme un peuple européen turquisé, puis devenu bouddhique et qui fut le principal élément de propagation de la doctrine indienne vers l'Extrême-Asie.

A partir du I^{er} siècle de l'ère chrétienne, les Hiong-nou disparaissent peu à peu devant la Chine; laissant des tribus peu importantes derrière eux, ils viennent terroriser l'Europe sous le nom de Huns. Deux des tribus abandonnées devaient encore jouer un certain rôle historique : dans l'Altaï : les Tou-Kiue; dans la Mongolie et le Turkestan, les Oïgours. Ces derniers deviennent puissants au VII^e siècle, mais ce n'est plus qu'une race mixte, composée d'éléments scythes, iraniens et turcs.

On voit que, dans cette voie de passage constituée par le Turkestan chinois, le mélange des peuples est considérable. Les Scythes indo-européens, les Iraniens, les Indhous, les Chinois et les Turcs s'entremêlent. Il faut y joindre des éléments grecs ou grécisés de l'Asie antérieure, des Sémites nestoriens et même des Juifs. Les religions sont aussi mêlées que les peuples. Outre le Bouddhisme qui, dans la très abondante récolte de manuscrits réalisée par M. Pelliot et dans ceux des missions allemandes ou anglaises, est largement représenté par des textes écrits dans toutes les langues de l'Asie centrale, on y trouve des traités nestoriens et manichéens. Parmi les textes bouddhiques, on trouve des

écritures sanscrites, et, à ce point de vue, la découverte est de premier ordre.

Nous ne possédions pour ainsi dire aucun texte bouddhique en sanscrit. Les manuscrits du Turkestan vont permettre de remonter jusqu'à l'origine des écritures sacrées du Bouddhisme et de les retrouver dans leur première formule, dans la langue qu'a parlée le fondateur même de la religion nouvelle.

On peut voir, parmi les manuscrits de la mission Pelliot, un traité nestorien sur la Très-Sainte Trinité écrit en caractères chinois; d'autre part, les livres et les manuscrits manichéens sont nombreux; ils sont ornés de miniatures somptueuses; ils accompagnent des fragments de fresques où l'on trouve représentés les Parfaits et peut-être Manès lui-même. Ces manuscrits vont nous permettre de poursuivre l'étude du manichéisme sur les sources mêmes. Quand on saura que, jusqu'à présent, on n'avait eu pour le faire que des textes tardifs empruntés à des adversaires chrétiens écrivant en grec ou en syriaque, on se rendra compte de tout ce que la science a gagné dans les découvertes du Turkestan chinois.

Le Nestorianisme, le Manichéisme et le Judaïsme, dont les colonies chinoises ont subsisté jusqu'à ce jour, venaient de l'Asie antérieure; ils étaient chassés vers l'est par l'intolérance et l'étroitesse d'esprit de Byzance. Le Bouddhisme, lui, venait de l'Inde du nord-ouest, de cette région du Gandhâra où l'on a retrouvé ces bas-reliefs sur lesquels des artisans des ateliers hellénistiques constituaient l'iconographie de la doctrine indienne. Ce n'était point devant une persécution qu'il fuyait; il allait, au contraire, dans la vigueur de ses premières formules et dans tout l'éclat d'une foi triomphante, à la conquête du monde oriental. Grâce aux matériaux nouveaux, on peut caractériser aujourd'hui les principales de ses étapes.

Il part du Gandhâra avec cette formule si particulière de l'art hellénistique qui lui a donné la première effigie du Bouddha. Cet art gandhârien semble avoir débuté vers le 1^{er} siècle de notre ère et avoir été en plein développement dès la seconde moitié du II^e. Il n'a guère pu se prolonger au delà du VI^e siècle. Durant toute cette période, on a vu les procédés de l'art hellénistique mis au service de la doctrine indienne. On y trouve l'origine de cette influence grecque qui se grave dans l'art bouddhique tout entier.

On trouve, dans le Turkestan chinois, des terres crues ou cuites et des bas-reliefs qui appartiennent encore, d'une façon très directe,

à l'art indo-grec du Gandhâra; puis il faut sauter d'un bond jusqu'à Yun-kang, dans la Chine septentrionale, où nous trouvons les grottes couvertes de sculptures que M. Chavannes a systématiquement relevées et photographiées. Nous touchons alors à cet art des Wei du nord que l'on retrouve aussi dans le Tsien Fotong de Touen-houang. La mission Chavannes nous mène ensuite aux grottes de Long-men, au sud de He-nan-fou, dans le Ho-nan, où les sculptures ont été faites du VI^e au VIII^e siècle. Cet art bouddhique de Long-men accompagne celui du Turkestan chinois qui va, lui, jusqu'au début du XI^e siècle et occupe par conséquent toute l'époque couverte par la dynastie chinoise des T'ang.

La constatation la plus importante est bien celle des modifications que l'art gréco-bouddhique subit entre son point de départ et son point d'arrivée dans la Chine septentrionale. En arrivant au Turkestan même, il traînait avec lui des éléments venus de la Perse sassanide et de la Bactriane. Des types nouveaux de dieux étaient intervenus et l'Indouïsme, qui pénétrait peu à peu le Bouddhisme indien, était déjà en train de créer le panthéon nouveau propre au Bouddhisme du nord. Le style indo-grec fléchit sous cette accumulation de symboles et, d'autre part, il subit l'emprise d'une influence asiatique que les peintures rapportées de Touen-houang dénoncent avec une particulière éloquence.

On y voit, en effet, les scènes essentielles des bas-reliefs gandhâriens prendre le vêtement chinois. Le Bouddha, à l'état de Bodhisattva, et tous les personnages qui l'entourent, même les dieux, sont représentés sous l'apparence de magistrats et de lettrés chinois. Les scènes sacrées s'expriment au moyen de l'art laïque de la Chine, et cela nous montre qu'à son entrée dans l'Empire le Bouddhisme rencontrait un art déjà constitué et assez puissant pour lui imposer ses formules.

Cet art chinois antérieur au Bouddhisme, c'est encore la mission Chavannes qui va nous permettre d'en avoir une idée. Les estampages des bas-reliefs du Chan-Tong qu'il a publiés nous montrent ce qu'était l'œuvre des artisans de l'époque des Han. Sans doute, nous avons là des monuments funéraires qui ne nous donnent point l'œuvre de grands artistes; mais une peinture de Kou K'ai-tche (un peintre chinois du IV^e siècle), au British Museum, et une autre, dans une collection chinoise, mais qui a été publiée par les Japonais, nous permet, grâce à sa parenté avec l'art des bas-reliefs, de nous faire une idée de la longue culture et de l'évolution qui avaient constitué en Chine un art de premier ordre. L'art boudd-

dhique, encore en formation, devait, en se constituant à son contact, en subir profondément les influences.

Mais le Bouddhisme, contournant la Chine propre, parcourait la Chine septentrionale, passait en Corée et de là au Japon. Nous savions, par le témoignage des Japonais eux-mêmes, que leurs premiers artistes bouddhiques avaient été des Coréens, et c'est peut-être un Coréen qui a peint la fresque du Kondo de Horyu-ji, datant, au plus tard, des premières années du VIII^e siècle. Nous pouvons aujourd'hui remonter plus loin, car l'art de l'ère Suiko qui se constitue au VI^e siècle, au Japon, sous l'influence coréenne, est proche parent de cet art des Weï du nord que nous rencontrons à Yun-Kang au V^e siècle et, celui-ci, d'autre part, se relie directement à l'art du Turkestan chinois et conserve encore des traces profondes d'influences gandhâriennes. Ainsi le parcours entier de la lignée d'art qui s'épanouit au Japon se trouve reconstitué non d'après des textes, mais d'après des mouvements figurés dont la date est déterminée de la façon la plus précise.

Tels sont les résultats généraux des derniers travaux accomplis en Chine et dans le Turkestan chinois. On voit que l'état de nos connaissances s'est trouvé considérablement accru et d'une manière inattendue. Sans aucun doute, l'histoire de la basse antiquité dans ses rapports avec les barbares, l'histoire de Byzance et du haut moyen âge se trouveront transformées par la lecture et le déchiffrement des manuscrits rapportés du Turkestan. L'histoire de l'Extrême-Orient, pour une période qui va du III^e siècle avant l'ère chrétienne au X^e siècle après, sera aussi complètement renouvelée. L'histoire des religions puisera dans les documents nouveaux le moyen de résoudre bien des problèmes. Enfin, la linguistique, en découvrant des langues nouvelles et en les analysant, non seulement livre aux autres sciences la clé des documents historiques, mais aussi s'enrichit elle-même. Il est peu de domaines où le travail de ces dix dernières années ait été aussi fécond.

DISCUSSION.

M. J. DE MOT. — On a prétendu, et les travaux de Münsterberg l'affirment, que l'on trouve dans l'art chinois de l'époque des Hans une influence romaine directe. Je pense — si j'ai bien compris — que M. Petrucci ne partage pas cette opinion. Pour ce qui me

concerne, je ne puis que difficilement l'admettre, pas plus que les influences mycéniennes reconnues en Extrême-Orient par M. Münsterberg.

M. PETRUCCI. — Je crois qu'il ne faut pas attacher une trop grande importance aux théories de Münsterberg. Si nous ne pouvons déclarer que l'art chinois de cette époque est absolument pur et dégagé de toute influence extérieure, nous pouvons affirmer cependant que l'influence occidentale ne s'y manifeste que par la présence de motifs limités et sans grande importance.

La notion d'une influence classique directe sur l'art des Hans paraît être une conception fantaisiste.

COMMUNICATION DE M. MAURICE EXSTEENS.
NOTE SUR LES INSTRUMENTS DE PIERRE DES TASMANIENS
ÉTEINTS.

(Planches X et XI.)

L'industrie tasmanienne a été décrite par plusieurs naturalistes. James Scott, le premier, en signale l'existence dans un mémoire adressé, en 1873, au secrétaire de la « Royal Society of Tasmania ».

Par la suite, Smith, dans son grand ouvrage *The Aborigenes of Victoria*, édité à Londres en 1878, et Johnston, dans sa *Geology of Tasmania*, parue à Hobart en 1888, mentionnèrent également l'industrie primitive des populations tasmaniennes. Il est assez singulier qu'à cette époque aucun préhistorien ne s'intéressa à ces découvertes.

Ce n'est que tout récemment, grâce aux publications du Dr Fritz Noetling, que les instruments tasmaniens éveillèrent l'attention.

Le Dr F. Noetling et peu après le Dr Klaatsch, ainsi que M. A. Rutot, essayèrent d'établir des points de comparaison entre l'industrie tasmanienne et les industries préhistoriques de l'Europe. La présente communication a pour objet de combattre les conclusions de ces auteurs.

Le Dr Noetling divise les instruments tasmaniens en quatre catégories :

- Les éolithes ;
- Les archéolithes ;
- Les paléolithes ;
- Les néolithes.

Les éolithes et les archéolithes forment un groupe spécial d'instruments ne présentant pas de forme intentionnelle et appelés pour cette raison *amorpholithes*.

Les paléolithes et les néolithes forment un second groupe, les *morpholithes* ou instruments de formes intentionnelles.

Par éolithes, le Dr Noetling entend désigner tous les instruments n'offrant aucune trace de taille, mais portant simplement des traces d'usage; par archéolithes, les instruments taillés sur une seule face, sans forme définie; paléolithes, les instruments taillés sur les deux faces et néolithes, les instruments avec traces de polissage.

Sans prétendre désigner, sous ses multiples appellations, des âges différents, le Dr Noetling considère toutefois le groupe des amorpholithes comme antérieur au groupe des morpholithes.

Aucun argument stratigraphique n'appuie cette manière de voir. Dans la réalité, les stations tasmaniennes se présentent comme nos stations néolithiques, tous les matériaux se trouvent à la surface du sol (*).

Le Dr Klaatsch a reconnu l'homogénéité de l'industrie tasmanienne; mais, à son tour, le savant explorateur tombe dans l'erreur lorsqu'il prétend attribuer à cette industrie un facies des plus primitifs qui ne trouve son terme de comparaison que dans nos « industries éolithiques ».

Pour pouvoir comparer l'industrie tasmanienne à l'industrie éolithique, il faudrait avant tout connaître les caractères de cette dernière; or, depuis les découvertes de Belle-Assise, nous sommes fixés sur la valeur scientifique des prétendues traces d'utilisation et de retouche.

Dans une communication faite à la Société belge de géologie, en 1907, M. A. Rutot affirme, après comparaison directe des éolithes de Bonnelles et des instruments tasmaniens, que *les deux industries sont exactement les mêmes* (**).

Pour M. Rutot, la comparaison directe consiste à prendre une série d'instruments éolithiques, *et de voir si, à côté de chacun*

(*) L'emploi de termes tels que « paléolithes » et « néolithes » pour distinguer les différents degrés de taille des instruments, termes qui, en Préhistorique, désignent des subdivisions chronologiques basées sur la géologie, peut donner lieu à des confusions.

(**) A. RUTOT, *Un grave problème*. Les parties de phrases en italique sont copiées textuellement du rapport de M. A. Rutot.

d'eux, on peut en placer d'identiques tirés de la série tasmanienne que le Musée de Bruxelles doit à la générosité du D^r F. Noelling.

Ce système de comparaison nous semble présenter bien peu de garantie; en effet, si, pour déterminer les caractères d'une industrie, il suffisait de choisir les plus mauvaises pièces et de les considérer comme instruments typiques, on finirait par ne plus voir que des facies éolithiques à tous les degrés de la chronologie préhistorique!

Certes l'industrie tasmanienne ne brille pas par la variété des instruments : nous n'y trouvons aucune arme de forme typique, pointes de lances ou de flèches à pédoncule, haches, poignards à manches, etc.; mais à côté des éclats faiblement retouchés, décrits par M. Rutot, se trouvent de superbes instruments très bien taillés.

En possession d'une collection de plus de huit cents instruments tasmaniens originaux, nous avons été étonné de la grande ressemblance existant entre cette industrie toute récente et notre très antique Moustérien.

Le matériel tasmanien comprend de très nombreux racloirs qui n'ont rien à envier aux belles pièces du Moustier et de La Quina; de beaux grattoirs à tranchet régulier et souvent à bords retouchés; des pointes, mais celles-ci n'atteignent pas le degré de perfection des belles grandes pointes du Moustier, très rares d'ailleurs.

Un bon nombre de ces instruments sont entièrement taillés sur une des deux faces, l'autre face ayant conservé son plan d'éclatement. Nous voilà donc loin des « éclats quelconques utilisés et rejetés après emploi ».

Comme matière première, les Tasmaniens utilisaient des roches sédimentaires très siliceuses. Leurs ateliers étaient installés sur les affleurements rocheux. S'il faut en croire les premiers explorateurs de la Tasmanie, le naturel, pour obtenir des éclats, prenait le bloc de roche à deux mains et le lançait avec force contre le sol, accompagnant ce mouvement d'un saut en hauteur, les jambes écartées.

Toutefois, ce procédé ne devait donner que des éclats irréguliers; la présence de lames régulières laisse supposer la pratique du débitage au percuteur ou à la pression.

On trouve dans les stations tasmaniennes des blocs de roches volcaniques sous forme de coin ou de boule ayant été utilisés comme percuteurs, broyeurs et molettes. Ces pièces sont assez rares.

PLANCHE X

EXPLICATION DE LA PLANCHE X.

- FIG. 1. — Racloir tasmanien. *Melton mowbray*.
— 2. — Grand racloir tasmanien. *Melton mowbray*.
— 3. — Grattoir tasmanien. *Hutton park*.
— 4. — Grattoir tasmanien à face supérieure entièrement taillée.
Melton mowbray.
-

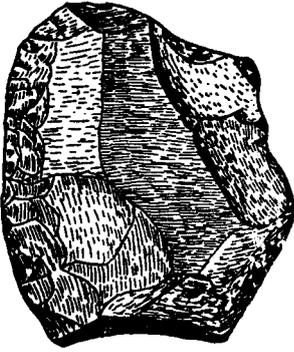


FIG. 1.

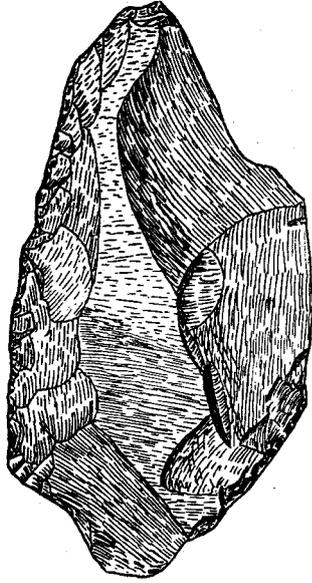


FIG. 2.

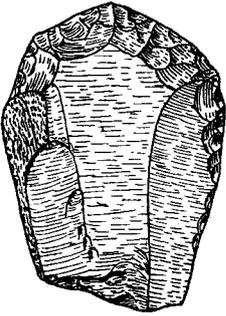


FIG. 3.

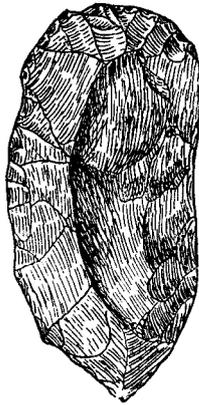


FIG. 4.

MAURICE EXSTEENS.

INSTRUMENTS DE PIERRE DES TASMANIENS.

PLANCHE XI

EXPLICATION DE LA PLANCHE XI.

- FIG. 5. — Pointe tasmanienne. *Melton mowbray*.
— 6. — Pointe tasmanienne. *Geilston*.
— 7 et 8. — Pointes tasmaniennes dont la face supérieure est complètement taillée. *Winton*.
-

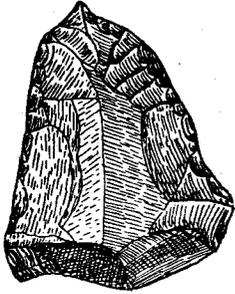


FIG. 5.

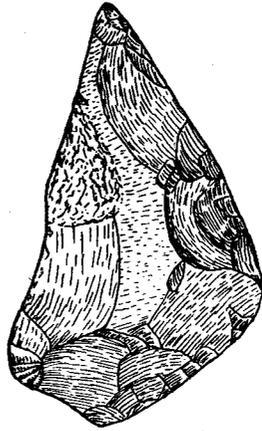


FIG. 6.

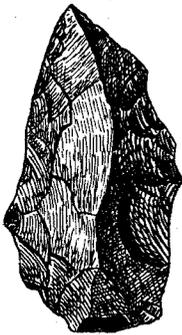


FIG. 7.



FIG. 8.

MAURICE EXSTEENS.

INSTRUMENTS DE PIERRE DES TASMANIENS.

A PROPOS DU TRAVAIL DE M. HOUZÉ
SUR LES ORIGINES DE L'HOMME, SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1911,
PAR M. CUMONT.

Quand on étudie le problème de l'origine de l'Homme, un fait ressort clairement de toutes les observations scientifiques et mérite d'être mis pleinement en lumière : c'est qu'il a fallu l'existence de l'arbre pour permettre l'existence de l'Homme. En effet, sans l'arbre, les êtres dont l'Homme dérive n'auraient pu se libérer de la locomotion au moyen de quatre membres, l'évolution vers la station bipède ne se serait pas faite, et la main ne serait pas devenue un instrument de civilisation et de perfectionnement intellectuel.

On peut donc dire que l'arbre est le soutien qui a permis à la lignée humaine d'atteindre le rang élevé qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde.

Ces réflexions m'ont été suggérées par la lecture de la très intéressante communication de mon savant collègue M. le Dr Houzé, publiée récemment dans le tome trentième (1911) de notre *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT remercie vivement MM. Petrucci et Exsteens pour leurs intéressantes communications.

La séance est levée à 10 $\frac{1}{2}$ heures.
